

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 30

Artikel: Le tir fédéral de 1786
Autor: Mogeon, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU'

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LE PREMIER AOUT AU CHALET

... Ils jurèrent. Puis, chacun s'en fut chez lui, et soigna son bétail.

GE jour-là, Jules au sonneur s'est levé comme d'habitude pour « rapprocher » ses bêtes. A quatre heures du matin, il les surprenait à leur petit lever sous les « achotées » de la Combette.

C'est lui qui, une heure plus tard, versait dans la chaudière le premier seillon de la traite du matin. Le soleil se levait pour une chaude journée d'été. Sur le seuil de la porte, le paysan, arrêté un instant, salua d'un regard circulaire et ému le paysage magnifique qu'éclairaient peu à peu les premiers rayons, et qui semblait, ce jour-là, encore plus beau que d'habitude. Il se sentit tout à coup un courage décuplé pour son travail quotidien.

— On verra clair aujourd'hui ! lança-t-il joyeusement à ses deux armailles, qui sans mot dire, pressaient entre leurs « arias » les tétines générueuses... Tout beau ! la Botarde ! Allons ! Allons !...

Et l'on sentait les trois hommes pleins d'entrain à leur ouvrage; le travail avançait gaîment.

La journée semblait devoir être une journée pareille à toutes les autres, au chalet, avec les mêmes occupations aux mêmes heures, avec les mêmes gestes de l'invariable rythme.

Evidemment : ne faut-il pas que l'ouvrage se fasse. Une journée de travail, pareille aux autres. Et pourtant...

Quand Jules au sonneur se fut minutieusement lavé dans un grand baquet de petit lait, avant de « trancher » le fromage du matin, on remarqua qu'il était rasé de frais : or, se raser, au chalet, c'est un événement, et bien des fruitiers laissent pousser leur barbe durant tout l'été, jusqu'à la St-Denis. Puis, il troqua ses habituelles socques d'écurie contre des souliers fraîchement graissés et bien noirs. Il voulait se faire beau ce jour-là, tout comme si c'eût été dimanche.

Et avec quel soin aussi il examina le thermomètre qui plongeait dans la chaudière de lait, avec quelle minutie il dosa la préserve qui devait faire cailler le fromage. Il semblait que ce jour-là, il désirait accomplir son travail encore plus consciencieusement qu'à l'accoutumée ; ses gestes étaient encore plus posés, plus précis, plus sûrs que d'habitude. Et, il souriait un peu, il souriait intérieurement, oh ! très peu, car c'est un homme ordinairement vénatif et sérieux ; mais on sentait qu'un sentiment très doux obsédait agréablement sa pensée. Il ne parlait pas : on parle peu au chalet ; il n'avait plus pipé mot depuis sa remarque du matin. Mais il semblait monologuer au-dedans de lui-même.

A onze heures, deux éclaireurs d'une patrouille qui campait par là vinrent comme chaque jour chercher leur lait ; ils avaient, eux, épingle un petit drapeau rouge et blanc sur leur chemise kaki. Comme ils tendaient leur monnaie :

— Aujourd'hui, c'est gratis, mes amis ! leur répondit, avec un sourire, Jules au sonneur, qui éprouvait aussi le besoin de faire plaisir à quel-

qu'un ce jour-là. Les regards échangés se comprirent. Les deux jeunes gens, trois doigts levés à la hauteur de leur feutre à jugulaire, honorèrent l'homme de leur salut.

— Bon ! bon ! répondit-il, mi-rieur encore et mi-bougon déjà, content et ému dans le fond de lui-même, mais qui, par un sentiment de pudeur d'homme, ne veut pas le laisser voir.

Après le dîner, sans un mot, l'amodiateur déboucha une bouteille restée de la « montée », soigneusement conservée à la fraîcheur de la cave à fromages, et réservée pour cette journée-ci. Les trois hommes trinquent en silence ; ils s'entendaient ; au chalet, on se comprend sans tant de paroles.

L'après-dîner, mû, encore, par ce même sentiment de conscienceusement remplir cette journée, il laissa ses hommes faire la reposée et veilla seul sur le chalet.

Vers trois heures, des gens qui montaient au feu du Mont-Tendre fêter le premier août à leur manière lui crièrent de loin :

— Ce drapeau ?...

Mais lui, secoua lentement la tête, et, suivant le cours de son idée :

— Non ! pensait-il. Point n'est tant nécessaire d'extérioriser ses sentiments par l'exhibition de drapeaux, de lampions, de fanfares, de grands discours et autres artifices. Mais, là, dans le cœur...

Il leva la tête vers ses interlocuteurs. Mais la joyeuse bande avait disparu dans le bois.

La traite et le fromage du soir faits, la besogne est terminée, au chalet. Et, alors, d'habitude, on monte dormir sur les paillasses. Ce soir-là, les trois hommes allèrent s'asseoir devant le chalet.

... La soirée était bonne. Ils tiraient tous trois sur leur pipe, silencieusement. Ils ne se voyaient plus guère, car la nuit était déjà sombre. Personne ne disait rien. Chacun était à ses pensées.

Jules au sonneur songeait. Il songeait que, fêter l'anniversaire de la patrie par des cortèges, des chants, des allocutions patriotiques, même par des feux d'artifice, c'est bien. Mais, il pensait que, remplir sa tâche complètement, consciencieusement, tous les jours, c'est mieux... Il pensait que partout, l'honnête homme fait l'honnête citoyen et que l'honnête citoyen fait le pays prospère, considéré et heureux... Voilà mon patriotisme. Là aussi, il ne faut pas que la forme tue l'esprit, ni que l'apparence sauve le fond...

... D'ailleurs, s'il y avait moins de licence et plus de moralité dans le monde, tout irait mieux. S'il y avait plus d'honnêteté, il y aurait moins de souffrance de tous genres. Si... tiens ! ma pipe s'est éteinte !... Cyprien.



LE Z'IDEES DAO VILHIO MAXIS

IAI a dâi dzein que vo diant : « Cein ne vaut rin dè bâire la gotta, lo vin, lo chambertin et mimameint lo vin dè fruits : de l'ighie, et pu l'est tot ! »

Po la gotta, sarâ d'accoo ; la faut pas bâire à la tassa. Du qu'on a per tsî no dâo bon vin et lo kirsch, on pao pardieu sè passâ de ça bourtia d'alcool, coumeint diant. Mâ po bâire de l'ighie,

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conte
Pré-du-Marché, Lausanne

fau pas m'ein parlâ ! Ne sein pas dâi bête, tot parâi ! On sâ prâo cein que l'est bon...

Lè sù que ne fau pas bâire noutrè vin coumein dâi caion et s'engozallâ lè litrè coumeint s'on ètai à tâsse. Faut lâi allâ pè petite rachoms et bin adrâi dégustâ po fêre dourâ lo plisi. Dinse on vint vilhio et on pao bâire grand tems.

Vouaitidè tsî uo : N'étions dou frârè. Philibert n'avâi jamâi agottâ d'alcool ; l'è zu mò quand n'allâvâ pas oncora à l'écoûla dâi petits. Mè, que ne mè su priva dè rin po lo bâire, vu fêtâ lo mài que vint mè huitante-quattro ! Oï, ditè-mè vâi on po !

Et prâo su que sarâ oncora pllie vilhio, sè me m'etâi pas soulâ quaque iâdzo de trâo.

Sam.

LE TIR FEDERAL DE 1786

IAUSANINE n'a eu que deux fois le Tir fédéral : en 1836 et, juste quarante ans plus tard, en 1876. Son tour devait revenir vers 1910. A cette époque, des combats homériques se livrèrent pour et contre cette solennité nationale. Finalement, Lausanne se déclara à recevoir les gymnastes suisses, qui n'y étaient pas revenus depuis 1880. Il fallut ajourner le Tir fédéral une nouvelle fois, au grand regret de feu Auguste Gaillard, président de la Société des carabiniers, qui avait défendu sa cause devant le Conseil communal. Puis, survint la guerre mondiale, qui reléguâ à l'arrière-plan les préoccupations festives. En 1824 avait eu lieu dans la petite ville d'Aarau le premier tir fédéral. Elle se mit bravement sur les rangs, une fois le calme revenu, et organisa le centenaire de cette joûte pacifique, en 1924. Est-ce que, décidément, la fibre patriotique est desséchée à Lausanne. Le fait est que d'autres cantons ne reculent pas pour renouer les traditions. Après Bellinzona, voici Fribourg qui ravive en nous le pur sentiment de l'amour de la patrie et nous nous reportons aux jours très lointains.

Nous voulons rappeler ici un épisode sans doute bien oublié, et qui du reste ne fut pas ébruité, du Tir fédéral en 1876. Comme dans toute organisation, si bien préparée soit-elle, il y eut par ci par là des accrocs et des amours-propres endommagés. On sait que les musiciens sont gens assez susceptibles. Ils s'étaient chamaillés entre eux, si bien que le comité, au moment psychologique, dut recourir à la fanfare des cadets. L'un des membres de celle-ci, M. F. Diserens, a bien voulu nous donner des détails que, pour notre part, bien qu'élève de l'Ecole industrielle, nous avions complètement ignoré, — en tout cas oublié. Les lecteurs du Conte, parmi lesquels se trouveront certainement plus d'un de nos condisciples, seront heureux de voir le rôle important (soit dit sans fausse modestie) que la fanfare des cadets joua le jour d'inauguration du Tir fédéral de Lausanne. Ici, laissons la parole à notre camarade Diserens :

« ... C'est donc le samedi 15 juillet en classe, vers 10 heures du matin, que je fus appelé par le père Ancel. « Diserens, fit-il de sa voix à la fois impérieuse et bonhomme, viens ici. » Je crus tout d'abord à quelque comparution devant le directeur. Mais non : « Va vite chez toi, prends ton instrument et tu rejoindras la fanfare à la gare. De fait, un fiacre stationnait devant le collège du Valentin. Celui-ci me conduisit à

Paudex, au domicile de mes parents. Je m'y équipai avec bugle et sacoche. En passant à Pully, je pris Edouard Bugnion, élève du Collège cantonal, premier piston, puis, en route pour la gare.

« Un train spécial attendait la fanfare et la délégation chargée de recevoir la bannière fédérale et nous conduisit à Oron. Personne n'avait diné et tout le monde descendit à l'Hôtel de Ville d'Oron où un repas nous fut servi.

« Nous remontâmes ensuite à la gare pour attendre le train venant de St-Gall. Ce fut long. Il arriva enfin et nous jouâmes une polka dont je me souviens encore entièrement des airs. Mais on ne repart pas : pourquoi ce retard ?... La bannière fédérale s'était, paraît-il, égarée, personne ne savait où elle avait passé. Je pense que le télégraphe avait joué, car on apprit qu'à Berne le fourgon contenant l'emblème sacré, détaché du transit arrivant de St-Gall, avait été oublié au départ. Une machine spéciale dut l'amener, mais je ne me souviens plus si elle nous rejoignit à Oron, en cours de route ou seulement à Lausanne. Le fait est qu'il y eut beaucoup de retard et que nous arrivâmes à Lausanne seulement à 6 heures du soir.

« Le lendemain dimanche eut lieu le grand cortège, par une chaleur étouffante. J'ai de souvenir de cette épaisse randonnée et de la soif dévorante qui m'accablait à l'arrivée à Beau-lieu... Poussé dans la colonne serrée, quasi disloquée, j'arrive à l'entrée de la canine, espérant pouvoir rejoindre mes camarades et boire quelque chose, mais un gendarme me défendit absolument d'entrer : « Pas de place pour la fanfare des cadets ». Bousculé, je finirai par sortir de la cohue, vanné, étourdi... »

Un sympathique membre du barreau lausannois actuel faisait partie de la fanfare des cadets de cette époque. Ils étaient une douzaine de survivants, en 1924, cinquante ans après leur entrée dans le corps, pour revivre leurs fiers souvenirs. Feu le professeur Henri Blane les commandait, tandis que Louis Chatelan, mort récemment, était le tambour-major.

L'autre jour, nous avons revu les cadets. S'ils n'ont plus leur fringant uniforme, au moins les musiciens et les tapins ont-ils conservé le pâne surmontant la casquette. Et, au Bois, le Tir à l'Arc perpétue les gestes des vieilles générations. Le bal, de retour, le soir, à la clarté des lanternes vénitiennes, bras-dessus, bras-dessous, jeunes et vieux, la gaîté exubérante, le joli coup d'œil sur le Chemin-Neuf, le picoulet sur la Raponne, les monomes s'engouffrant dans les restaurants, galopant entre les tables, petits Lau-sannois et petites Lausannoises excitaient la vive sympathie des consommateurs parmi lesquels se trouvaient maints de leurs ainés.

Revenant au Tir fédéral de 1876, d'heureuse mémoire, nous constatons que dans deux ans, il y aura cent ans que le premier eut lieu à Lausanne, mais que notre bonne ville ne fera pas comme Aarau. Elle laisse passer son tour. Sa consolation est qu'il lui reste le Comptoir, cha-que année, avec sa cantine accueillante aux pro-props patriotiques. Tout de même, Fribourgeois, merci de nous ramener, sur terre romande, à la sainte tradition suisse, à cette rencontre entre Confédérés qui ont le cœur à la bonne place.

Louis Mogeon.

ILS GARDENT LES HAUTS PASSAGES...

C'est une publication d'un artiste bernois Paul Boesch placant les dignes patrons tutélaires des cols des Alpes au milieu des paysages du Grand St-Bernard, du Simplon, du St-Gothard, du St-Bernardin et des cols de la Haute-Engadine. Aux Saints des cols proprement dits, St-Bernard de Menthon, St-Jacques de Compostelle, St-Gothard d'Hildesheim, St-Bernardin de Sienne et St-Maurice, s'ajoutent St-Christophe, le patron de tous les conducteurs de véhicules et des porteurs, ainsi que le bienheureux Nicolas de Flue. Paul Budry a écrit pour ce magnifique album une très belle préface : « Ils gardent les hauts passages... » et M. le chanoine Louis Poncel a rédigé les légendes des illustrations.

Touristes et véhicules sont placés sous la protection de ces Saints et c'est en toute sécurité que l'on peut traverser les hauts passages des Alpes dans les con-

fortables automobiles jaunes de l'Administration des postes suisses.

Cette publication est en vente dans les librairies et aux guichets des principaux offices de poste au prix de fr. 3.50.



FAVEY ET GROGNUZ

Lors du tir fédéral à Fribourg, en 1881, nos deux amis n'ont pas manqué de se rendre, histoire de sortir de chez eux et de décrocher un prix. La rédaction du « Conteum » les trouve

AU BANQUET

FES tireurs, quittant le stand, arrivaient par groupes. Favey, qui était du nombre, ne tarda pas à nous apercevoir et à se diriger de notre côté. Très échauffé, le visage et les mains noirs de poudre, les habits poussiéreux, le chapeau entouré de contre-marcques, de plumes rouges, de la carte de fête et d'un rameau de vigne, il portait, en sautoir, sa carabine et un espèce de carnier de chasse rempli de munitions et d'autres objets. « Bon, s'écria-t-il en nous abordant, voilà le mossieu du journa !... Où vous êtes-vous rencontrés ? »

— Vers le grand tilliot, fit son beau-frère.

— Tant mieux, nous resterons ensemble. J'en ai assez de ce tir ; y faire une bière d'enfai, impossible de tenir ; j'ai essayé de prendre de l'empaire, je fessai toujours la droite ; j'ai donné plus de trente tours de visse à ma mire, rien !... encore la droite... Je crois que ça vient des cartouches ; ils ne font plus rien de bon par cette confédération. Et pi, vous avez vu ces Allemands qui se couchent comme des veaux pour tirer !... Rien que ça, voyez-vous, ça vous fait donner de travers.

— Eh bien, oui, ajouta Grognuz, ils se couchent ; c'est la nouvelle théorie, que voulez-vous. Dans mon temps, on ne fesait pas tant d'histoires, on encrossait et pi... rau !

Le dîner servi, mes deux compagnons, qui avaient, paraît-il, un appétit monstrueux, cessèrent leur babil. Jamais je ne vis commettre, à table, de pareils dégâts.

Quand tout fut emmagasiné, Favey poussa un soupir de satisfaction ! « Ah !... ça commence à mieux aller ; j'avais un peu faim. »

— Moi aussi, ajouta son beau-frère, une petite bouchée ne fait rien de ma.

La conversation, qui s'animait au choc des verres et aux sons de la musique, fut couverte, quelques instants plus tard, par un roulement de tambour. Un orateur monta à la tribune et prononça d'une voix retentissante le toast à la patrie !

Mes deux amis, qui ont le vin tendre, avaient les larmes aux yeux et applaudissaient à outrance. Près de Grognuz, se trouvait un convive qui, tout en laissant percer un malin sourire, restait impassible : pas le moindre signe d'approbation.

— Qu'en dites-vous de ça, voisin ? lui fit Grognuz, voilà au moins un discours qui part du cœur !

— Eh bien, cela dépend des appréciations.

— Comment, ça dépend des appréciations ?

— Hélas, — il y a des exceptions, c'est vrai, mais suivez la plupart de ces orateurs dans la vie politique, comme dans la vie civile, et vous vous rendrez compte de la sincérité de

leurs paroles ; vous verrez comment les questions de personnes et les intérêts privés laissent loin derrière eux cette pauvre patrie, trop souvent oubliée ! Vous jugerez de tout ce qu'il y a au fond de ces chaleureux appels à la conciliation, à la tolérance, vous vous convaincrez...

— C'est bon, c'est bon, interrompit Grognuz, savez-vous que vous m'avez l'ai d'un fameux môme, vous !...

— Vous me demandez mon opinion, je vous la donne.

— Vous êtes un blagueur, entendez-vous !... et si ce n'était par respect pour la compagnie, je vous poserais ma main...

Il n'avait pas achevé que déjà il levait le bras, et par un mouvement involontaire, poussait violemment un des sommeliers portant un grand saucier, dont le contenu aspergeant les vêtements de plusieurs personnes, souleva subitement un concert de récriminations et de menaces. Le pauvre garçon, traité de manant et de maladroit, s'efforçait d'expliquer comment la chose était arrivée, sans parvenir à se faire écouter ; de là un imbroglio qui rassembla en quelques minutes autour de la table une foule compacte.

Favey, profitant de la confusion du moment, tira Grognuz par le bras et lui dit : *Se te vao mè craire no faut démenadzi de perquie, ào bin a pão couta que n'ein onna frottaé.*

De mon côté, voulant éviter un conflit désagréable, je leur fis signe de me suivre, et nous nous éloignâmes à grands pas.

L. M.

SOCIÉTÉS DE GARÇONS

Lors des fiançailles d'une personne du village, — et surtout s'il s'agissait d'une personne riche, ou occupant une position élevée, — la Société des Garçons la félicitait par une adresse, où l'on retrouvait toujours les mêmes compliments et les mêmes souhaits. Puis, le jour des noces on faisait aux nouveaux époux une ovation en règle où la musique, le canon et la danse s'en donnaient à qui mieux mieux.

Voici à ce sujet quelques extraits des procès-verbaux de la jeunesse de M... appartenant tous à la première moitié de ce siècle.

« Monsieur,

Les jeunes gens de M... ayant appris l'heureuse nouvelle de votre prochaine union avec Mademoiselle ***, vous adressent les vœux les plus sincères pour la conservation de celle que vous avez choisie pour être la compagne de vos destinées ici-bas. Veuille le Tout-Puissant vous accorder longue vie et prospérité et faire en sorte que les jours de deuil et d'adversité vous soient ménagés autant que possible.

« Nous saisissions cette occasion pour vous exprimer les sentiments d'amour et de respect que nous éprouvons pour votre honorable famille, et pour celle de votre future épouse ; puisse Dieu vous les conserver longtemps.

« Excusez-nous, Monsieur, de vous avoir adressé nos félicitations avec tant de simplicité ; mais croyez que si nos sentiments sont mal exposés, ils sont du moins du fond de nos coeurs. »

Ordinairement le fiancé répondait par une lettre de remerciements, dans laquelle il posait parfois certaines conditions au sujet des honneurs qu'on se proposait de lui rendre le jour de ses noces :

« A l'honorble Société des Jeunes gens de ***.

Les termes flatteurs dont vous avez bien voulu nous servir tant à mon égard qu'à celui de ceux qui me sont chers, et le but même de votre démarche me fait un devoir de vous témoigner ma reconnaissance. Ce serait donc avec grand plaisir que j'accepterais votre offre obligeante, sans la présence dans ma famille de quelques dames sur lesquelles les coups de feu font une trop vive impression.

J'attends donc avec une entière confiance en vous que pas un coup de fusil ne sera tiré plus proche de 400 pas fédéraux du lieu où la noce sera, soit en route pour revenir, soit à M... De plus je remets entièrement entre vos mains le soin de vous entendre avec les jeunes gens des